

ISABELLE EBERHARDT – Dans la Dune

Sheila Cristina dos Santos

Número 02, julho de 2019

URL: www.revista-acacia.com.br/2019/01/isabelle-eberhardt

www.revista-acacia.com.br

ACÁCIA



Como citar esta tradução

EBERHARDT, Isabelle. Dans la Dune. Tradução, prefácio e notas: Sheila Cristina dos Santos. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 2, n. 1, p. 174-225, 2019. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2019/01/isabelle-eberhardt>>.



Sobre a autora

Isabelle Eberhardt foi uma exploradora e escritora nascida em Genebra, em 17 de fevereiro de 1877. Isabela teve uma educação bem completa para as mulheres da época: filosofia, história, geografia, química e medicina; também era fluente em vários idiomas: francês, russo, alemão, italiano, latim, grego e árabe. Em 1897 ela se mudou para a Argélia. Pouco após a mudança, a autora se converteu ao Islã e passou a viajar pelo deserto vestida com trajes masculinos e adotando o nome de Si Mahmoud Saadi. Isabelle publicou diversos artigos em jornais, nos quais criticava abertamente a colonização francesa na Argélia. Ela escreveu uma dezena de obras, entre as quais: relatos de viagens, diários e contos. A maioria de seus escritos é inspirada em suas viagens pelo deserto do Saara. Isabelle morreu em 1904, na Argélia, após o desmoronamento da casa onde morava.

Sobre o texto

O texto aqui traduzido, *Dans la Dune*, faz parte de uma coletânea de textos de Isabelle Eberhardt publicados no livro *Au Pays des Sables* (s.d). Esse conto aparece em outras coletâneas, algumas mais contemporâneas.

Nesse conto, Isabelle reconstrói um espaço vivido constituído de uma interação da qual a escritora fez parte durante sua primeira passagem pelo Saara, por volta de 1902. *Dans la Dune* foram publicados pela primeira vez em jornais argelinos e nos apresentam o Sul da Argélia, uma região pouco explorada na época.

A versão do conto usada para esta tradução é a que aparece na coletânea *Dans l'ombre Chaude de l'Islam*, uma edição anotada e comentada, publicada pela primeira vez em 1921.

Sobre a tradutora

Sheila Cristina dos Santos é tradutora e professora de francês. Possui uma graduação em Língua e literatura francesa pela Universidade Federal de Santa Catarina (2016) e mestrado (2018) em Estudos da Tradução pela mesma instituição. Atualmente é doutoranda do Programa de Pós-Graduação em Estudos da Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina, na área de Teoria, Crítica e História da tradução. Seus principais interesses estão voltados para os seguintes temas: Literatura árabe de expressão francesa, Literatura de autoria árabe, Literatura de língua árabe, feminismo árabe.

DANS LA DUNE

C'était sur la fin de l'automne 1900, presque en hiver déjà. Je campais alors, avec quelques bergers de la tribu des Rebaïa, dans une région déserte entre toutes, au sud de Taïbeth-Guéblia, sur la route d'Eloued à Ouargla¹.

Nous avons un troupeau de chèvres assez nombreux, et quelques malheureux chameaux, maigres et épuisés, – épave de l'expédition d'In-Salah, qui a dépeuplé de chameaux le Sahara pour des années, car la plupart ne sont pas revenus des convois lointains d'El-Goléa et d'Igli.

Nous étions alors huit, en nous comptant, mon serviteur Aly et moi. Nous vivions sous une grande tente basse en poil de chèvre, que nous avons dressée dans une petite vallée entre les dunes. Après les premières petites pluies de novembre, l'étrange végétation saharienne commençait à renaître. Nous passions nos journées à chasser les innombrables lièvres sahariens, et surtout à rêver, en face des horizons moutonnants.

Le calme et la monotonie, jamais ennuyeuse cependant, de cette existence au grand air provoquaient en moi une sorte d'assoupissement intellectuel et moral très doux, un apaisement bienfaisant.

Mes compagnons étaient des hommes simples et rudes, sans grossièreté pourtant, qui respectaient mon rêve et mes silences – très silencieux eux-mêmes d'ailleurs.

1. À ce moment Isabelle Eberhardt, partant comme un héros de roman d'aventures, s'était mis en tête de savoir au juste dans quelles conditions le marquis de Morès avait trouvé la mort. Les indices qu'elle avait pu recueillir à Tunis et dans le Sabel tunisien, l'année précédente, avaient lancé sa jeune curiosité dans cette voie.

Elle devait, pour arriver son but, se familiariser avec les tribus nomades du Sud-Constantinois, vivre de leur vie, écouter patiemment les récits de la tente. Elle trouvait surtout dans cette vie un merveilleux champ d'études.

Les jours s'écoulaient, paisibles, en une grande quiétude, sans aventures et sans accidents...

Cependant, une nuit que nous dormions sous notre tente, roulés dans nos *burnous*, un vent du Sud violent s'éleva et souffla bientôt en tempête, soulevant des nuages de sable.

Le troupeau bêlant et rusé réussit à se tasser si près de la tente que nous entendions la respiration des chèvres. Il y en eut même quelques-unes qui pénétrèrent dans notre logis et qui s'y installèrent malgré nous, avec l'effronterie drôle propre à leur espèce.

La nuit était froide, et je dus accueillir, sans trop de mécontentement, un petit chevreau qui s'obstinait à se glisser sous mon *burnous* et se couchait contre ma poitrine, répondant par des bourrades de son front têtue à toutes mes tentatives d'expulsion.

Fatigués d'avoir beaucoup erré dans la journée, nous nous endormîmes bientôt, malgré les hurlements lugubres du vent dans le dédale des dunes et le petit bruit continu, marin, du sable qui pleuvait sur notre tente.

Tout à coup, nous fûmes à nouveau réveillés en sursaut, sans pouvoir, au premier moment, nous rendre compte de ce qui arrivait, mais écrasés, étouffés sous un poids très lourd: une rafale plus violente avait chaviré notre tente, nous ensevelissant sous ses ruines. Il fallut sortir, ramper à plat ventre, péniblement, dans la nuit noire où le vent froid faisait fureur, sous un ciel d'encre.

Impossible ni de remonter la tente dans l'obscurité, ni d'allumer notre petite lanterne. Il pouvait être

trois heures déjà, et nous préférâmes nous coucher, maussades, à la belle étoile, en attendant le jour. Aly dut encore extraire à grand-peine quelques couvertures et quelques *burnous* de dessous la tente, et il fallut aussi sauver les chèvres qui gémissaient et se débattaient furieusement.

Étouffant dans mon *burnous* sur lequel le sable continuait de tomber en pluie, tenue éveillée par les hennissements de frayeur et les ruades de mon pauvre cheval attaché à un piquet et bousculé par les chèvres inquiètes, je ne parvins plus à me rendormir.

Le vent avait cessé presque tout à fait. Aly était occupé à allumer un grand feu de broussailles. Nous nous assîmes tous autour du bienfaisant brasier, transis et courbaturés. Seul Aly conservait sa bonne humeur habituelle, nous plaisantant sur nos airs de déterrés.

Le jour se leva, limpide et calme, sur le désert où la tourmente de la nuit avait laissé une infinité de petits sillons gris, comme les rides d'une tempête sur le sable.

L'idée me vint d'aller faire un temps de galop dans la plaine qui s'étendait au-delà de la ceinture de dunes fermant notre vallée.

Aly resta pour reconstruire la tente et mettre en ordre notre petit ménage ensablé et dispersé durant la nuit. Il me recommanda cependant de ne pas trop m'éloigner du camp.

Mais bah! dès que je fus dans la plaine, je lâchai la bride à mon fidèle Souf qui partit à toute vitesse, énervé, lui aussi, par la mauvaise nuit qu'il avait passée.

Longtemps nous courûmes ainsi, à une vitesse vertigineuse, ivres d'espace, dans le calme serein du jour naissant.

Enfin, mettant à grand-peine mon cheval au pas, je me retournai et je vis que j'étais très loin déjà des dunes...

Sans aucune hâte de rentrer au campement, l'idée me vint de passer par les collines qui ferment la plaine. Je m'engageai donc dans un dédale de monticules de plus en plus élevés, en prenant le chemin de l'Ouest.

Il y avait là des vallées semblables à la nôtre et, pour ne pas perdre de temps, je laissais trotter Souf dans ces endroits plus hauts.

Peu à peu, le ciel s'était de nouveau couvert de nuages, et le vent commençait à tomber. Sans la bourrasque de la nuit qui avait séché et déplacé toute la couche superficielle du sable, un vent aussi faible n'eût pu provoquer aucun mouvement à la surface du sol. Mais la terre était réduite à l'état de poussière presque impalpable, et le sable continuait doucement à couler des dunes escarpées. Je remarquai bientôt que

mes traces disparaissaient très vite.

Après une heure je commençais à être étonnée de ne pas encore être arrivée au camp. Il était déjà assez tard, et la chaleur devenait lourde. Pourtant, je remontais bien vers l'ouest ?...

Enfin, je finis par m'arrêter, comprenant que j'avais fait fausse route et que j'avais dû dépasser le campement.

Mais je demeurais perplexe... Où fallait-il me diriger ? En effet, je ne pouvais pas savoir si je me trouvais au-dessus ou au-dessous de la route, c'est-à-dire si j'avais passé au nord ou au sud du camp. Je risquais donc de m'égarer définitivement. Cependant, je me décidai à prendre résolument la direction du nord, la moins dangereuse dans tous les cas.

Mais, là encore, je n'aboutis à rien, après avoir marché pendant une heure ; alors, je redescendis vers le sud.

Il était trois heures après midi, déjà, et ma mésaventure ne m'amusait plus: je n'avais qu'un pain arabe dans le capuchon de mon burnous et une bouteille de café froid. Je commençais à me demander ce que j'allais devenir, si je ne retrouvais pas mon chemin avant la nuit.

Laisant mon Souf dans une vallée, je grimpai sur la dune la plus élevée de la région ; autour de moi, de tous côtés, je ne vis que la houle grise des monticules de sable, et je ne parvenais pas à comprendre comment j'avais pu, en si peu de temps, m'égarer à ce point.

Enfin, ne voulant plus continuer à errer sans but, craignant d'être prise par la nuit dans un endroit stérile où mon cheval, déjà privé d'eau, ne trouverait même pas d'herbe, je me mis à la recherche d'une vallée commode pour passer la nuit.

« Demain, dès l'aube, je me mettrai en route vers le nord, pensai-je, et je gagnerai la route de Taïbeth... »

Je découvris un vallon profond et allongé, où une végétation plus touffue avait poussé, étonnamment verte. Je débarrassai Souf de son harnachement, et je le lâchai, allant moi-même explorer mon « île de Robinson ».

Au milieu d'un espace découvert, je trouvai un tas de cendres à peine mêlées de sable, et quelques os de lièvre: des chasseurs avaient dû passer la nuit là. Peut-être reviendraient-ils ?

Ces chasseurs du Sahara sont des hommes rudes et primitifs, vivant à ciel ouvert, sans résidence fixe. Quelques-uns laissent leurs familles très loin, dans les *ksour*, d'autres sont de véritables enfants des sables, errant avec femmes et enfants – mais ceux-là sont rares. Leur vie à tous est aussi libre et aussi peu compliquée que celle des gazelles du désert.

Parmi ces chasseurs, il y a bien quelques « irréguliers » fuyant dans les solitudes la justice des hommes. Cependant, dans ces régions encore assez voisines des villes et des villages, les dissidents, comme on les appelle en langage administratif, sont rares, et je souhaitais de voir apparaître les chasseurs dont j'avais retrouvé les traces, afin de sortir au plus vite de la situation ridicule où je m'étais mise. Dans quelles transes

devaient être mes compagnons, surtout le fidèle Aly ?

Un hennissement joyeux me tira de ces réflexions : mon cheval s'était approché d'un fourré très épais et très vert et, la tête enfoncée dans les branches, semblait flairer quelque chose d'insolite.

... Entre les buissons, il y avait un de ces *bassi* nombreux du Sahara, perdus souvent en dehors de toutes les routes, puits étroits et profonds, que seuls les guides connaissent.

La végétation presque luxuriante de la vallée s'expliquait par la présence de cette eau à une faible profondeur.

Je me mis en devoir de puiser, au moyen de ma bouteille attachée au bout de ma ceinture.

Soudain j'entendis une voix qui disait, tout près derrière moi :

— Que fais-tu là, toi ?

Je me retournai : devant moi se tenaient trois hommes bronzés, presque noirs, en loques, portant leur maigre bagage dans des sacs de toile et armés de longs fusils à pierre.

— J'ai soif.

— Tu t'es égaré ?

— Je campe non loin d'ici avec des Rebeïa, des Souafa, des bergers...

— Tu es musulman ?

— Oui, grâce à Dieu !

Celui qui m'avait adressé la parole était presque un vieillard. Il étendit la main et toucha mon chapelet.

— Tu es de Sidi Abd-el-Kader Djilani... Alors, nous sommes frères... Nous aussi nous sommes Kadriya.

— Dieu soit loué ! dis-je.

J'éprouvai une joie intense à trouver en ces nomades des confrères : entre adeptes de la même confrérie l'aide mutuelle et la solidarité sont de règle. Eux aussi portaient en effet le chapelet des Kadriya.

— Attends, nous avons une corde et un bidon ; nous ferons boire ton cheval et tu passeras la nuit avec nous ; demain matin, nous te ramènerons à ton camp. Tu t'es beaucoup éloigné vers le sud, tu as passé le camp des Rebaïa et, maintenant, en prenant par les raccourcis, il faut au moins trois heures pour y arriver.

Le plus jeune d'entre eux se mit encore à rire :

— Tu es dégourdi, toi !

— De quelles tribus êtes-vous ?

— Moi et mon frère, nous sommes des Ouled-Seïh de Taïbeth-Guéblia et celui-là, Ahmed Bou-

Djema, est. Chaambi des environs de Berressof. Son père avait un jardin à El Oued, dans la colonie des Chaamba qui est au Village d'Elakbab. Il s'est sauvé, le pauvre...

— Pourquoi ?

— À cause des impôts. Il est parti à In-Salah avec notre cheikh, Sidi Mohammed Taïeb ; quand il est revenu, il a trouvé sa femme morte, emportée par l'épidémie de typhus, et son jardin privé de toute culture ; alors, il a gagné le désert – à cause des impôts.

Le jeune Seïhi qui parlait ainsi avait attiré mon attention par la primitivité de ses traits et l'éclat sournois de ses grands yeux fauves. Il eût pu servir de type accompli de la race nomade, fortement métissée d'Arabe asiatique, qui est la plus caractéristique du Sahara.

Ahmed Bou-Djema, maigre et souple, semblait être son aîné, autant qu'on en put juger, car la moitié de sa face était voilée de noir, à la façon des Touareg.

Quant au plus âgé, il avait une belle tête de vieux coupeur de routes, aquiline et sombre.

Ahmed Bou-Djema portait, pendus à sa ceinture, deux superbes lièvres. Il s'écarta un peu du puits et, après avoir dit « Bismillah ! », il se mit à vider son gibier.

Le soleil avait disparu derrière les dunes, et les derniers rayons roses du jour glissaient au ras du sol, entre les buissons aux feuilles pointues et les jujubiers. Les touffes de *driinn* semblaient d'or, dans la grande

lueur rouge du soir.

Sélem, l'aîné des deux frères, s'écarta de notre groupe et, étendant son *burnous* loqueteux sur le sable, il commença à prier, grave et comme grandi.

— Vous n'avez point de famille ? demandai-je à Hama Srir, pendant que nous creusions un trou dans le sable pour la cuisson des lièvres.

— Sélem a sa femme et ses enfants à Taïbeth. Moi, ma femme est dans les jardins de Remirma, dans l'oued Rir, chez sa tante.

— Ne t'ennuies-tu pas, loin de ta famille ?

— Le sort est le sort de Dieu. Bientôt j'irai chercher ma femme. Quand les enfants de Sélem seront grands, ils chasseront comme leur père.

— *In châ Allah !*

— *Amine.*

Tout me charmait et m'attirait, dans la vie libre et sans souci de ces enfants du grand Sahara splendide et morne.

Après avoir lié en boule les lièvres, nous les mîmes, avec leur fourrure, au fond du trou, sous une

mince couche de sable. Puis nous allumâmes par-dessus un grand feu de broussailles.

— Alors, tu t'es marié chez les Rouara ?

Hama Srir fit un geste vague :

— C'est toute une histoire ! Tu sais que nous autres, Arabes du désert, nous ne nous marions guère en dehors de notre tribu...

Le roman de Hama Srir piquait ma curiosité. Voudrait-il seulement me le conter ? Cette histoire devait être simple, mais empreinte du grand charme mélancolique de tout ce qui touche au désert.

Après le souper, Sélem et Bou-Djema s'endormirent bientôt. Hama Srir, à demi couché près de moi, tira son matoui (petit sac en *filali* pour le kif) et sa petite pipe. Je portais, moi aussi, dans la poche de ma *gandoura*, ces insignes du véritable Soufi. Nous commençâmes à fumer.

— Hama, raconte-moi ton histoire.

— Pourquoi ? Pourquoi t'intéresses-tu à ce qu'ont fait des gens que tu ne connais pas ?

— Je t'adopte pour frère, au nom d'Abd-el-Kader Djilani.

— Moi aussi.

Et il me serra la main.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mahmoud ben Abdallah Saâdi.

— Écoute, Mahmoud, si je ne t'adoptais pas, moi aussi, pour frère, si nous ne l'étions pas déjà par notre *cheikh* et notre chapelet, et si je ne voyais pas que tu es un *taleb*, je me serais mis fort en colère au sujet de ta demande, car il n'est pas d'usage, tu le sais, de parler de sa famille. Mais écoute, et tu verras que le *mektoub* de Dieu est tout-puissant, que rien ne saurait le détourner.

Deux années auparavant, Hama Srir chassait avec Sélem dans les environs du *bordj* de Stah-el-Hamraïa, dans la région des grands *chotts* sur la route de Biskra à El Oued.

C'était en été. Un matin, Hama Srir fut piqué par une *lefaâ* (vipère à corne) et courut au *bordj* : la vieille belle-mère du gardien, une Riria (originaire de l'oued Rir), savait guérir toutes les maladies – celles du moins que Dieu permet de guérir.

Le gardien était parti pour El Oued avec son fils, et le *bordj* était resté à la garde de la vieille Mansoura et de sa belle-fille déjà âgée, Tébberr. Vers le soir, Hama Srir ne souffrait presque plus et il quitta le *bordj*, pour aller rejoindre son frère dans le *chott* Bou Djeloud. Mais il avait un peu de fièvre et il voulut boire. Il descendit à la fontaine, située au bas de la colline rougeâtre et dénudée de Stah el Hamraïa.

Là, il trouva l'aînée des filles du gardien, Saâdia, qui avait treize ans et qui, femme déjà, était belle sous ses haillons bleus. Et Saâdia sourit au nomade, et longuement ses grands yeux roux le fixèrent.

— Dans quinze jours, je reviendrai te demander à ton père, dit-il.

Elle hocha la tête.

— Il ne voudra jamais. Tu es trop pauvre, tu es un chasseur.

— Je t’aurai quand même, si Dieu en a décidé ainsi. Maintenant remonte au *bordj*, et garde-toi pour Hamra Srir, pour celui que Dieu t’a promis.

— *Amine* !

Et lentement, courbée sous la lourde *guerba* en peau de bouc pleine d’eau, elle reprit le chemin escarpé de son *bordj* solitaire.

Hama Srir ne parla point à Sélem de cette rencontre, mais il devint songeur.

— Il ne faut jamais dire ses projets d’amour, cela porte malheur, précisa-t-il.

Tous les soirs, quand le soleil embrasait le désert ensanglanté et déclinait vers l’oued Rir salé, Saâdia descendait à la fontaine pour attendre « celui que Dieu lui avait promis ».

Un jour qu’elle était sortie à l’heure ardente de midi, pour abriter son troupeau de chèvres, elle crut défaillir : un homme, vêtu d’une longue *gandoura* et d’un *burnous* blancs, armé d’un long fusil à pierre, montait vers le *bordj*.

En hâte elle se retira dans un coin de la cour où était leur humble logis et là, tremblante, elle invoqua tout bas Djilani, « l'Émir des Saints », car elle aussi était de ses enfants.

L'homme entra dans la cour et appela le vieux gardien :

— Abdallah ben Hadj Saâd, dit-il, mon père était chasseur, il appartenait à la tribu des Chorfa Ouled Seïh, de la ville de Taïbeth-Gueblia. Je suis un homme sans tare et dont la conscience est pure – Dieu le sait. Je viens te demander d'entrer dans ta maison, je viens te demander ta fille.

Le vieillard fronça les sourcils.

— Où l'as-tu vue ?

— Je ne l'ai pas vue. Des vieilles femmes d'El Oued m'en ont parlé... Telle est la destinée.

— Par la vérité du Koran auguste, tant que je vivrai jamais un vagabond n'aura ma fille !

Longuement Hama Srir regarda le vieillard.

— Ne jure pas les choses que tu ignores... Ne joue pas avec le faucon : il vole dans les nuages et regarde en face le soleil. Évite les larmes à tes yeux que Dieu fermera bientôt !

— J'ai juré.

— *Chouf Rabbi!* (Dieu verra) dit Hama Srir.

Et sans ajouter un mot, il partit.

Si Abdallah, indigné, entra dans sa maison et, s'adressant à Saâdia et à Embarka, il dit :

— Laquelle de vous deux, chiennes, a laissé voir son visage au vagabond ?

Les deux jeunes filles gardèrent le silence.

— Si Abdallah, répondit pour elles l'aïeule vénérée, le vagabond est venu le mois dernier se faire panser pour une morsure de *lefad*. Ma fille Tébberr, qui est âgée, m'a aidée. Le vagabond n'a vu aucune des filles de Tébberr. Nous sommes vieilles, le temps du *hedjeb* (retraite des femmes arabes) est passé pour nous. Nous avons soigné le vagabond dans le sentier de Dieu.

— Garde-les, et qu'elles ne sortent plus.

Saâdia, l'âme en deuil, continua pourtant à attendre, obstinément, le retour de Hama Srir, car elle savait que, si vraiment Dieu le lui avait destiné, personne ne pouvait les empêcher de s'unir.

Elle aimait Hama Srir, et elle avait confiance.

Près d'un mois s'était écoulé depuis que le chasseur était monté au *bordj* pour demander Saâdia, et il ne

reparaissait pas. Il était bien près, cependant, attardé dans la région des *chott*, et, chaque nuit, les chiens féroces de Stah-el-Hamraïa aboyaient...

Lui aussi, il avait juré.

Un soir, se relâchant un peu de sa surveillance farouche, comme Tébber était malade, Si Abdallah ordonna à Saâdia de descendre à la fontaine, sans s'attarder.

Il était déjà tard, et la jeune fille descendit, le cœur palpitant.

La pleine lune se levait au-dessus du désert, baigné d'une transparence aussi bleue que peut l'être la nuit. Dans le silence absolu, les chiens avaient des rauquements furieux.

Pendant qu'elle remplissait sa *guerba*, les bras dans l'eau du bassin, Saâdia vit passer une ombre entre les figuiers du jardin.

— Saâdia !

— Louange à Dieu !

Hama Srir l'avait saisie par le poignet et l'entraînait.

— J'ai peur ! j'ai peur !

Elle posa sa main tremblante dans la main forte du nomade et ils se mirent à courir à travers

le *chott* Bou Djeloud, dans la direction de l'oued Rir... et quand elle disait « J'ai peur, arrête-toi ! », il la soulevait irrésistiblement dans ses bras, car il savait que cette heure lui appartenait et que toute la vie était contre lui.

Ils fuyaient, et déjà les aboiements des chiens s'étaient lassés.

Le vieillard, surpris et irrité du retard de sa fille, sortit du bordj et l'appela à plusieurs reprises. Mais sa voix, sans réponse, se perdit dans le silence lourd de la nuit. Un frisson glaça les membres du vieillard. En hâte, il alla chercher son fusil et descendit.

La gamelle flottait sur l'eau et la *guerba* vide traînait à terre.

— Chienne ! elle s'est enfuie avec le vagabond. La malédiction de Dieu soit sur eux !

Et il rentra, le cœur irrité, sans une larme, sans une plainte.

— Celui qui engendre une fille devrait l'étrangler aussitôt après sa naissance, pour que la honte ne forçât pas un jour la porte de sa maison, dit-il en rentrant chez lui. Femme, tu n'as plus qu'une seule fille... et celle-ci est même de trop !... Tu n'as pas su garder ta fille.

Les deux vieilles et Embarka commencèrent à pleurer et à se lamenter comme sur le cadavre d'une morte, mais Si Abdallah leur imposa silence.

... Cependant, les deux amants avaient fui longtemps à travers la plaine stérile.

— Arrête-toi, supplia Saâdia, mon cœur est fort mais mes jambes sont brisées... Mon père est vieux et il est fier. Il ne nous poursuivra pas.

Ils s'assirent sur la terre salée et Hama Srir se mit à réfléchir. Il avait tenu parole, Saâdia était à lui, mais pour combien de temps ?

Il résolut enfin, pour échapper aux poursuites, de la mener à Taïbeth, et, là, de l'épouser devant la *djemaâ* de sa tribu, sans acte de mariage.

Saâdia, lasse et apeurée, s'était couchée près de son maître. Il se pencha sur elle et calma d'un baiser son cœur encore bondissant...

Quatre nuits durant ils marchèrent, mangeant les dattes et la *mella* de Hama Srir. Pendant la journée, par crainte des *deïra* et des spahis d'El Oued, ils se tenaient cachés dans les dunes.

Enfin, vers l'aube du cinquième jour, ils virent se profiler au loin les murailles grises et les coupoles basses de Taïbeth-Guéblia.

Hama Srir mena Saâdia dans la maison de ses parents et leur dit :

— Celle-ci est ma femme. Gardez-la et aimez-la à l'égal de Fathma Zohra votre fille.

Quand ils furent devant l'assemblée de la tribu, Hama Srir dit à Saâdia :

— Pour que Dieu bénisse notre mariage, il faut que ton père nous pardonne. Sans cela, lui, ta mère et ton aïeule qui m'a été secourable, pourraient mourir avec le cœur fermé sur nous. Je te mènerai dans ton pays, chez ta tante Oum el Aâz. Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire.

Le lendemain, dès l'aube, il fit monter Saâdia, strictement voilée, sur la mule de la maison, et ils descendirent vers l'oued Rir.

Ils passèrent par Mezgarine Kedina pour éviter Touggourth, et furent bientôt rendus dans les jardins humides de Remirma.

Oum el Aâz était vieille. Elle exerçait la profession de sage-femme et de guérisseuse. On la vénérait et même certains hommes parmi les Rouara superstitieux la craignaient.

C'était une Riria bronzée avec un visage de momie dans le scintillement de ses bijoux d'or, maigre et de haute taille, sous ses longs voiles d'un rouge sombre. Ses yeux noirs, où le *kbôl* jetait une ombre inquiétante, avaient conservé leur regard. Sévère et silencieuse, elle écouta Hama Srir et lui ordonna d'écrire en son nom une lettre au père de Saâdia.

— Si Abdallah pardonnera, dit-elle avec une assurance étrange. D'ailleurs, il ne durera plus longtemps.

Hama Srir entra dans l'oasis et découvrit un taleb qui, pour quelques sous, écrivit la lettre.

Louange à Dieu seul ! Le salut et la paix soient sur l'Élu de Dieu !

Au vénérable, à celui qui suit le sentier droit et fait le bien dans la voie de Dieu, le très pieux, le très sûr, le père et l'ami, Si Abdallah bel Hadj Saâd, au *bordj* de Stah el Hamraïa, dans le Souf, le salut soit sur toi, et la miséricorde de Dieu, et sa bénédiction pour toujours ! Ensuite, sache que ta fille Saâdia est vivante, et en bonne santé, Dieu soit loué ! – et qu'elle n'a d'autre désir que celui de se trouver avec toi et sa mère et son aïeule et sa sœur et son frère Si Mohammed en une heure proche et bénie. Sache encore que je t'écris ces lignes sur l'ordre de ta belle-sœur, lella Oum el Aâz bent Makoub Rir'i, et que c'est dans la maison de celle-ci qu'habite ta fille. Apprends que j'ai épousé, selon la loi de Dieu, ta fille Saâdia et que je viens te demander ta bénédiction, car tout ce qui arrive arrive par la volonté de Dieu. Après cela, il n'y a que la réponse prompte et propice et le souhait de tout le bien. Et le salut soit sur toi et ta famille de la part de celui qui a écrit cette lettre, ton fils et le pauvre serviteur de Dieu :

Hama Srir Ben Abderrahman Cherif.

Quand cette lettre parvint au vieil Abdallah, illettré, il se rendit à Guémar, à la *zaouïya* de Sidi Abd-el-Kader. Un *mokaddem* lui lut la lettre, puis, le voyant fort perplexe, lui dit :

— Celui qui est près d'une fontaine ne s'en va pas sans boire. Tu es près de notre *cheikh* et tu ne sais

que faire : va-t'en lui demander conseil.

Abdallah consulta donc le cheikh qui lui dit :

— Tu es vieux. D'un jour à l'autre Dieu peut te rappeler à lui, car nul ne connaît l'heure de son destin. Il vaut mieux laisser comme héritage un jardin prospère qu'un monceau de ruines.

Alors, obéissant au descendant de Djilani et son représentant sur la terre, Si Abdallah ploya sous sa doctrine et pria le *mokaddem* de composer une lettre de pardon pour le ravisseur.

... Et nous t'informons par la présente que nous avons pardonné notre fille Saâdia ! Dieu lui accorde la raison, et que nous appelons la bénédiction du Seigneur sur elle, pour toujours. Amin ! Et le salut soit sur toi de la part du pauvre, du faible serviteur de Dieu :

Abdallah bel Hadj.

La lettre partit.

Oum-el-Aâz, silencieuse et sévère, parlait peu à Saâdia. Elle passait son temps à composer des breuvages et à deviner le sort par des moyens étranges, se servant d'omoplates de moutons tués à la fête du printemps, de marc de café, de petites pierres et des entrailles des bêtes fraîchement saignées.

— Abdallah pardonne, avait-elle dit à Hama Strir, après avoir consulté ses petites pierres, mais il ne

durera plus longtemps... son heure est proche.

Saâdia était devenue songeuse. Un jour, elle dit à son époux :

— Mène-moi dans le Souf. Je dois revoir mon père avant qu'il meure.

— Attends sa réponse.

La réponse arriva. Hama Srir fit de nouveau monter Saâdia sur la mule de la maison, et ils prirent la route du nord-est, traversant le *chott* Mérouan desséché.

Au *bordj* de Stah-el-Hamraïa, la *diffa* fut servie et l'on fit grande fête, et il ne fut parlé de rien puisque l'heure des explications était passée.

Le cinquième jour, Hama Srir ramena sa femme à Remirma...

Le mois suivant, en *redjeb*, une lettre de Stah-el-Hamraïa annonçait à la vieille Oum-el-Aâz que son beau-frère venait d'entrer dans la miséricorde de Dieu.

— Tous les mois je descends à Remirma, pour voir ma femme, me dit Hama Srir en terminant son récit. Dieu ne nous a pas donné d'enfants.

Un instant, très pensif, il garda le silence, puis il ajouta plus bas, avec un peu de crainte :

— Peut-être est-ce parce que nous avons commencé dans le *haram* (le péché, l'illicite). Oum el-Aâz le

dit... Elle sait.

... Il était très tard déjà, et les constellations d'automne avaient décliné sur l'horizon. Un grand silence solennel régnait au désert. Nous nous étions roulés dans nos *burnous*, près du feu éteint, et nous rêvions – lui, le nomade dont l'âme ardente et vague était partagée entre la jouissance de sa passion triomphante et la crainte des sorts, la peur des ténèbres, et moi, la solitaire, que son idylle avait bercée. – Et je songeais au tout-puissant amour qui domine toutes les âmes, à travers le mystère des destinées!

NA DUNA

Era final de outono de 1900, quase inverno. Eu estava acampando, com alguns pastores da tribo dos Rebaïa, em uma das regiões desertas no Sul de Taïbeth-Guéblia, na estrada de El oued em Ouargla.¹

Tínhamos um rebanho de cabras bem numeroso e alguns infelizes camelos, magros e exaustos – restos da expedição de In-Salah, que despovoou de camelos o Saara por anos, pois a maioria não retornou dos comboios distantes de El-Gólea e de Igli.

Estávamos em oito, contando meu servo Aly e eu. Vivíamos debaixo de uma grande tenda baixa de pele de cabra que tínhamos conseguido em um pequeno vale entre as dunas. Após as primeiras chuvas de novembro a estranha vegetação subsaariana começava a renascer. Passávamos nossos dias caçando inúmeras lebres subsaarianas e, principalmente, sonhando diante dos horizontes montanhosos.

A calma e a monotonia nunca entediante, entretanto, dessa existência ao ar livre provocava em mim uma forma de sonolência intelectual e moral muito doce, uma conciliação benéfica.

Meus companheiros eram homens simples e rudes, porém sem grosserias que respeitavam meu sonho e meus silêncios – aliás eles mesmos muito silenciosos.

Os dias escorriam pacíficos em grande quietude sem aventuras e sem acidentes...

No entanto, uma noite em que dormíamos sob nossas tendas rolando em nossos *albornozes*², um vento

1. Nesta época, Isabelle Eberhardt, partindo como uma heroína de romance de aventura, tinha em mente saber exatamente em que condições o marquês de Morès havia morrido. As pistas que ela conseguiu reuni, no ano anterior, em Tunis e no Sabel tunisiano lançaram sua curiosidade nessa direção.

Para alcançar seu objetivo, ela teve que se familiarizar com as tribos nômades do sul de Constantino, viver com suas vidas, ouvir pacientemente as histórias da tenda. Ela encontrou, sobretudo, nesta vida um maravilhoso campo de estudo.

2. Manto de lã com capuz usado sobretudo pelos berberes do Norte da África.

violento do Sul elevou-se e logo soprou em tempestade levantando nuvens de areia.

O astuto rebanho conseguiu aproximar-se tanto da tenda que ouvíamos a respiração das cabras. Houve até mesmo algumas que entraram em nosso alojamento e que ali se instalaram apesar de nós, com uma insolência engraçada própria de sua espécie.

A noite estava fria e eu tive que acolher, sem muito pesar, um cabritinho que se obstinava a deslizar sob meu *albornoz* e deitava contra meu peito, respondendo com cabeçadas a todas as minhas tentativas de expulsão.

Cansados por ter vagado muito durante o dia adormecemos logo, apesar dos uivos lúgubres do vento no dédalo das dunas e o barulhinho contínuo, malvado, da areia que chovia sobre a nossa tenda.

De repente fomos despertados em sobressalto, incapazes, a princípio, de nos darmos conta do que estava acontecendo, mas esmagados, sufocados sob uma massa muito pesada: uma ventania mais violenta tinha virado nossa tenda nos soterrando sob suas ruínas. Foi preciso sair, rastejar com a barriga no chão, dificilmente, na noite escura em que o vento frio enfurecia sob um céu tingido.

Impossível remontar a tenda na escuridão e nem mesmo acender nossa pequena lanterna. Deveriam ser três horas já, e preferimos deitar, taciturnos, sob a bela estrela, esperando o dia. Aly teve que, com grande

dificuldade, puxar algumas cobertas e alguns *albornozes* de debaixo da tenda e teve também que salvar as cabras que gemiam e que se debatiam furiosamente.

Sufocando no meu *albornoz* sobre o qual a areia continuava a cair como chuva, despertada pelos relinchos de medo e os coices do meu pobre cavalo que estava amarrado a um piquete e atormentado pelas cabras inquietas, não consegui mais voltar a dormir.

O vento tinha parado quase completamente. Aly estava ocupado acendendo um grande fogo de vegetação seca. Sentamos todos ao redor do benévolo braseiro tremendo e cansados. Só Aly mantinha seu bom humor habitual, nos divertindo sobre nossos rostos empalidecidos.

O dia levantou-se, límpido e calmo, sobre o deserto onde a tormenta da noite tinha deixado uma infinidade de pequenos sulcos acinzentados como as rugas de uma tempestade sobre a areia.

Veio-me a ideia de ir galopar na planície que se estendia para além da cintura de dunas formando nosso vale.

Aly ficou para reconstruir a tenda e colocar em ordem nosso pequeno agregado familiar engolido pela areia e dispersado durante a noite. Ele recomendou, entretanto, de não me afastar muito do campo.

Mas bom! Assim que cheguei na planície larguei as rédeas do meu fiel Souf que partiu a toda velocidade, nervoso, ele também, pela noite ruim que tinha passado.

Por muito tempo corremos assim, a uma velocidade vertiginosa, ébrios de espaço, na calma serena do dia nascendo.

Enfim colocando com muito custo meu cavalo em trote, retornei e vi que já estava muito longe das dunas...

Sem nenhuma pressa de voltar ao acampamento veio-me a ideia de passar pelas colinas que fechavam a planície. Lancei-me, então, em um labirinto de montes cada vez mais altos pegando o caminho do Oeste.

Lá não havia vales parecidos com os nossos e para não perder tempo, deixei Souf trotar nesses lugares mais altos.

Pouco a pouco o céu estava novamente coberto de nuvens e o vento começava a cair. Sem a tormenta da noite, que tinha secado e deslocado toda a camada superficial da areia, um vento tão fraco não podia provocar nenhum movimento na superfície do solo. Mas a terra estava reduzida a um estado de poeira quase impalpável e a areia continuava docemente a afundar pelas dunas íngremes. Logo percebi que meus rastros estavam desaparecendo muito rapidamente.

Depois de uma hora comecei a ficar assustada por ainda não ter chegado no campo. Já era bastante tarde e o calor tornava-se pesado. No entanto, eu estava voltando para o Oeste?

Enfim acabei parando, entendendo que tinha feito um caminho errado e que tinha passado o acampamento.

Mas continuava perplexa... Para onde deveria dirigir-me? Com efeito, eu não podia saber se me encontrava acima ou abaixo da rota, quer dizer, se tinha passado o norte ou o sul do campo. Eu corria o risco, então, de perder-me definitivamente. Contudo, decidi pegar a direção do norte em todo caso a menos perigosa.

Mas, ainda assim, não cheguei a lugar nenhum, após ter caminhado durante uma hora; então decidi ir em direção ao sul.

Já eram três da tarde e minha desventura não me agradava mais: tinha apenas um pão árabe no capuz de meu *albortroz* e uma garrafa de café frio. Começava a perguntar-me o que seria de mim se não encontrasse o caminho antes do anoitecer.

Deixando meu Souf em um vale, escalei uma duna a mais alta da região; ao redor de mim, de todos os lados, via somente a ondulação cinzenta dos montes de areia, e eu não conseguia entender como pudera, em tão pouco tempo, perder-me a esse ponto.

Enfim, não querendo mais continuar a vagar sem rumo, temendo ser pega pela noite em um lugar estéril onde meu cavalo já privado de água não encontraria nem mesmo grama, comecei a procurar um vale

cômodo para passar a noite.

“Amanhã ao amanhecer irei para o norte, pensei, e pegarei a estrada para Taïebeth...”

Descobri um cânion longo e profundo, onde uma vegetação densa tinha crescido assustadoramente verde.

Soltei Souf de seu arreio e deixei-o, indo eu mesma explorar minha “ilha de Robinson Crusóé”.

No meio de um espaço descoberto encontrei muitas cinzas mal misturadas com a areia e alguns ossos de lebre: caçadores deveriam ter tido que passar a noite aqui. Talvez eles voltem.

Esses caçadores do Saara são homens rudes e primitivos, vivendo a céu aberto, sem residência fixa. Alguns deixam suas famílias muito longe, nos *Ksour*³, outros são verdadeiros filhos da areia vagando com mulheres e filhos – mas esses são raros. A vida deles é tão livre e tão complicada como a das gazelas do deserto.

Entre esses caçadores, tem alguns “irregulares” se refugiando na solidão, da justiça dos homens.

Entretanto, nessas regiões ainda bem próximas de cidades e vilas, os dissidentes, como os chamam na linguagem administrativa, são raros, e eu desejaria ver aparecer os caçadores cujos rastros tinha encontrado, afim de sair o mais rápido possível da situação ridícula na qual tinha me colocado. Em quais transe deveriam

3. O termo *ksour* geralmente se refere a aldeias fortificadas berberes.

estar meus companheiros, sobretudo o fiel Aly?

Um relincho feliz tirou-me dessas reflexões: meu cavalo aproximava-se de um matagal muito farto e muito verde, e com a cabeça enterrada nos galhos parecia cheirar qualquer coisa de insólito.

...Entre os arbustos, havia um desses *Hassi*[†] numerosos do Saara, perdidos frequentemente fora de todas as rotas, poços estreitos e profundos, que apenas os guias conhecem.

A vegetação quase luxuriante do vale se explicava pela presença dessa água rasa.

Comecei a encher de água, até a metade a garrafa pendurada na ponta do meu cinto.

De repente, ouvi uma voz que dizia, bem atrás de mim:

– O que você faz aqui?

Eu virei: na minha frente havia três homens bronzeados, quase negros, em trapos, carregando suas bagagens em sacos de tela e armados de longas pederneiras.

– Estou com sede.

4. *Poços no deserto do Saara.*

– Você se perdeu?

– Estou acampando não longe daqui com Rebeia, Souafe, fazendeiros...

– Você é muçulmano?

– Sim, graças a Deus!

Aquele que tinha me direcionado a fala era quase um idoso. Ele estendeu a mão e tocou meu terço.

– Você é de Sidi Abd-el-Kader Djilani... Então nós somos irmãos... Nós também somos de Kadriya.

– Deus seja louvado! Eu disse.

Eu senti uma alegria intensa ao encontrar companheiros nesses nômades: entre adeptos da mesma confraria ajuda mútua e solidariedade são regra. Eles também carregavam o terço dos Kadriya.

– Espere, temos uma corda e uma lata, daremos de beber a seu cavalo e você passará a noite conosco; amanhã de manhã, vão leva-lo de volta ao seu campo. Você está muito em direção ao sul, passou o campo dos Rabaia, e agora, pegando atalhos, deve demorar pelo menos três horas para chegar.

O mais novo entre eles começou a rir:

– Você é esperto, hein!

– De quais tribos vocês são?

– Eu e meu irmão somos de Ouled-Seïh de Taïbeth-Guéblia e aquele ali, Ahmed Bou-Djema é de Chaambi dos arredores de Berressof. O pai dele tinha um jardim em El Oued, na colônia de Chaamba que fica na vila de Elakbab. Ele salvou-se, o coitado...

– Por quê?

– Por causa dos impostos. Ele partiu para In-Salah com o nosso sheik Sidi Mohammed Taïeb; quando ele retornou, encontrou a mulher dele morta, tomada pela epidemia de tifo, e o jardim privado de toda cultura; então ele ganhou o deserto – por causa dos impostos.

O jovem Seïhi que estava falando tinha chamado minha atenção antes, pela primitividade de seus tratos e pelo brilho dissimulado de seus grandes olhos castanhos. Ele poderia servir de tipo realizado da raça nômade fortemente misturada com o árabe asiático, que é a mais característica do Saara.

Ahmed Bou-Djema, magro e mole, parecia ser mais velho que ele, pelo pouco que eu podia julgar, pois a metade de sua face estava velada de preto no modo do Touareg.

Quanto ao mais velho tinha uma bela cara de salteador, aquilina e sombria.

Ahmed Bou-Djema carregava, penduradas na cintura, duas lebres soberbas. Afastou-se um pouco do poço, e após ter dito “*Bismallah*”⁵, começou a estripar sua caça.

O sol já tinha desaparecido atrás das dunas, e os últimos raios cor de rosa do dia deslizavam ao longo do solo, entre os arbustos com folhas pontiagudas e os jujubiers⁶. Os tufo de *drinn*⁷ pareciam de ouro, no grande luar vermelho da noite.

Sélem, o mais velho dos dois irmãos, afastou-se do nosso grupo e estendendo seu *albornoz* surrado sobre a areia começou a rezar, grave e crescente.

– Você não tem família? Perguntei a Hama Srir, enquanto cavávamos um buraco na areia para cozinhar as lebres.

– Sélem tem sua mulher e seus filhos em Taïbeth. No que se refere a mim, minha mulher está nos jardins de Remirma, em oued Rir, na casa da tia dela.

– Você não se chateia longe da sua família?

– O destino é o destino de Deus. Logo encontrarei minha mulher. Quando as crianças de Sélem estiveram grandes elas caçarão com ele.

5. Fórmula usada pelos muçulmanos como uma bênção ou antes de empreender algo.

6. Tipo de planta, da família das *Aristida pungens*, típica do deserto cujos grãos são colhidos, geralmente nos meses de maio e junho.

7. Também *Ziziphus*. Espécie de árvore da família **Rhamnaceae**. Algumas dão frutos conhecidos como jujubes, esses frutos são usados para o preparo de Tisanas e usadas para tratar problemas como tosse.

– *Inshallah!*⁸

– *Amine.*⁹

Tudo me encantava e atraía-me, na vida livre e sem preocupação desses filhos do grande Saara esplêndido e morno.

Após amarrar em formato de bola as lebres, colocamo-las, com suas peles, no fundo do buraco, sob uma fina camada de areia. Em seguida, acendemos por cima um grande fogo de arbustos.

– Então, você casou-se entre os Rouara?

Hama Srir fez um gesto vago:

– É uma história! Você sabe que nós, Árabes do deserto não nos casamos fora da nossa tribo...

O romance de Hama Srir despertava minha curiosidade. Gostaria ele de contá-la para mim? Essa história devia ser simples, mas impregnada do grande charme melancólico de tudo o que toca o deserto.

Depois do jantar, Sélem e Bou-Djema adormeceram logo. Hama Srir, meio deitado ao meu lado, tirou

8. Em árabe “se Deus quiser”.

9. A palavra *Amine* significa “que assim seja”, é geralmente dita no final ao final da recitação da primeira sura do Alcorão.

seu *matoui* (pequena bolsa em *filali*¹⁰ para o *kiffe*¹¹) e seu pequeno cachimbo. Eu também carregava, no bolso de minha *gandoura*¹², essas insígnias do verdadeiro Sufi. Começamos a fumar.

–Hama, conte-me a sua história.

– Por quê? Por que você se interessa ao que fazem as pessoas que não conhece?

– Eu tenho-lhe como irmão, em nome de Abd-el-Kader Djilani.

– Eu também.

E ele apertou minha mão.

– Como você se chama?

– Mahmoud ben Abdallah Saâdi.

– Ouça Mahmoud, se eu também não te adotasse como irmão e nós já não o fôssemos pelo nosso *Sheik* e nosso terço e se eu não visse que você é um *taleb*¹³, eu estaria enraivecido pela sua pergunta, pois não é comum, você sabe, falar de sua família. Mas ouça e você verá que o *mektoub*¹⁴ de Deus é tão poderoso que nada saberia como afastá-lo.

Há dois anos, Hama Srir caçava com Sélem nos arredores de *bordj*¹⁵ de Stah-el-Hamraïa, na região dos

10. Tipo de couro, geralmente de cabras, tingido usado para fabricar: botas, bolsas, roupas.

11. Tipo de fumo.

12. Túnica sem mangas.

13. Estudante. Usado também para se referir àqueles que estudam nas universidades corânicas.

14. Para os muçulmanos o destino dos homens fixado por Deus.

15. Uma cidadela fortificada.

grandes *chotts*¹⁶ na rota de Biskra em El Oued.

Era verão. Uma manhã, Hama Srir foi picado por uma *lefaâ* (víbora chifruda) e correu ao *bordj*: a velha sogra do guardião, uma Riria (originária de oued Rir) sabia curar todas as doenças – ao menos aquelas que Deus permite curar.

O guardião tinha partido para El Oued com o filho, e o *bordj* tinha ficado sob a guarda da velha Mansoura e sua nora já idosa, Tébberr. Por volta do anoitecer, Hama Srir quase já não sofria, e ele deixou o *bordj*, para ir juntar-se a seu irmão no *chott* Bou Djeloud. Mas ele estava com um pouco de febre e queria beber. Desceu até a fonte, situada ao pé da colina avermelhada e desnuda de Stah el Hamraïa.

Ali, ele encontrou a mais velha das filhas do guardião, Saâdia, que tinha treze anos e que, já mulher, era bela sob seus trapos azuis. E Saâdia sorriu ao nômade e por um longo tempo seus grandes olhos avermelhados o fixaram.

– Em quinze dias eu voltarei pedir-lhe a seu pai, disse ele.

Ela balançou a cabeça.

– Ele não vai querer nunca. Você é muito pobre, você é um caçador.

16. Deserto de sal ou lago salgado na região da Argélia.

– Eu ter-lhei-ei ainda assim, se Deus assim decidir. Agora suba ao *bordj* e guarde-se para Hamra Srir, para aquele que Deus lhe prometeu.

– *Amine!*

E lentamente, curvada sob a pesada *guerba*¹⁷ de pele de cabra cheia de água ela retomou solitária o caminho íngreme de seu *bordj*.

Hama Srir não falou a Sélem desse encontro, mas ele ficou pensativo.

– Não se deve nunca dizer seus projetos de amor, isso traz azar. Explicava ele.

– Todas as noites, quando o sol abrasava o deserto ensanguentado e declinava em direção ao oued Rir sujo, Saâdia descia até a fonte para esperar “aquele que Deus lhe havia prometido”.

Um dia em que ela tinha saído na hora ardente do meio dia para abrigar sua tropa de cabras, ela acreditou desmaiar: um homem, vestido com uma longa *gandoura* e com um *albortroz* brancos, armado com um longo fuzil subia em direção ao *bordj*.

Apressada ela se retirou num canto do pátio onde ficava sua humilde morada e ali, tremendo, ela invocou bem baixo *Djilani*, “o Emir dos Santos”, pois ela também era uma de suas filhas.

O homem entrou no pátio e chamou o velho guardião:

– Abdallah bem Hadj Saâd, ele disse, meu pai era caçador ele pertencia à tribo dos Chorfa Ouled

17. Reservatório de água feito de pele de cabra usada no Saara.

Seieh, da cidade de Taïbeth-Gueblia. Eu sou um homem sem defeito e cuja consciência é pura. Deus o sabe. Eu venho pedir para entrar na sua casa lhe pedir a mão de sua filha.

O ancião franziu as sobrancelhas.

– Onde você a viu?

– Eu ainda não a vi. As velhas mulheres de El Oued me falaram dela... Tal é o destino.

– Pela verdade do Alcorão, enquanto eu estiver vivo nunca um andarilho terá minha filha!

Por um longo tempo Hama Srir olhou o ancião.

– Não jure as coisas que ignora...Não jogue com o falcão: ele voa nas nuvens e olha diretamente para o sol. Evite as lágrimas aos seus olhos que Deus fechará em breve!

– Eu jurei.

– *Chouf Rabbi!* (Deus verá) disse Hama Srir.

E sem acrescentar uma palavra, ele partiu.

Si Abdallah, indignado, entrou em sua casa e, se endereçando a Saâdia e a Embarka, disse:

– Qual de vocês duas cachorras, revelou seu rosto ao andarilho?

A duas moças ficaram em silêncio.

– Si Abdallah, respondeu por elas a anciã venerada, o andarilho veio o mês passado para fazer um curativo para picada de *lefâd*. Minha filha Tébberr, que é mais velha, me ajudou. O andarilho não viu nenhuma das filhas de Tébberr. Nós somos velhas, o tempo do *bedjeb* (retiro das mulheres) já passou para nós. Nós cuidamos do andarilho no caminho de Deus.

– Guarde-as e que elas não saiam mais.

Saâdia, a alma em luto, continuou, entretanto, esperando obstinada, o retorno de Hama Srir, pois ela sabia que se realmente Deus o tinha destinado a ela ninguém poderia impedir-lhes de se unir.

Ela amava Hama Srir e confiava nele.

Quase um mês se passou desde que o caçador subira ao *bordj* para pedir a mão de Saâdia e ele não reapareceu. Entretanto, ele estava bem próximo, detido na região dos *chotts*, e, todas as noites, os cães ferozes de Stah-el-Hamraïa latiam...

Ele também, tinha jurado.

Uma noite, soltando um pouco sua vigilância feroz, já que Tébberr estava doente, Si Abdallah ordenou a Saâdia de descer até a fonte sem se demorar.

Já era tarde e a moça desceu, o coração palpitando.

A lua cheia se elevava acima do deserto banhada de uma transparência tão azul quanto o poderia ser a noite. No silêncio absoluto os cachorros soltavam rugidos furiosos.

Enquanto ela enchia sua *guerba* com os braços na água da bacia, Saâdia viu uma sombra passando entre as figueiras do jardim.

– Saâdia!

– Glória a Deus!

Hama Sirir agarrou-a pelo pulso e a levou para longe.

– Estou com medo! Estou com medo!

Ela colocou sua mão tremula na mão forte do nômade e eles correram através do *chott* Bou Djeloud, na direção de Oued Rir...e quando ela dizia “Estou com medo, pare!”, ele a levantava irresistivelmente em seus braços, pois ele sabia que essa hora lhe pertencia e que toda a vida estava contra ele.

Eles fugiam e os latidos dos cachorros já estavam cansados.

O velho, surpreso e irritado com o atraso de sua filha, saiu do *bordj* e chamou-a várias vezes. Mas sua voz, sem resposta, se perdeu no silêncio pesado da noite. Um tremor gelou os membros do velho. De pressa ele foi buscar seu fuzil e desceu.

A lata flutuava na água e a *guerba* vazia se arrastava no chão.

– Cachorra! Ela fugiu com o andarilho. Que a maldição de Deus esteja com eles!

E ele entrou, o coração irritado, sem uma lágrima, sem uma lamentação.

– Aquele que gera uma filha deveria estrangulá-la tão logo ela nasça, para que a vergonha não force a porta de sua casa, ele disse entrando em casa. Mulher, você tem apenas uma filha... e essa aqui já é muito!... Você não soube guardar sua filha.

As duas velhas e Embarka começaram a chorar e a se lamentar como se estivessem sobre um cadáver de uma morta, mas Si Abdallah impôs silêncio.

.... Entretanto, os dois amantes tinham fugido por um longo tempo através da estéril planície.

– Pare, suplicou Saâdia, meu coração é forte, mas minhas pernas estão quebradas... Meu pai é velho e

ele é orgulhoso. Ele não nos perseguirá.

Eles se sentaram sobre a terra suja e Hama Srir começou a pensar. Ele tinha mantido a palavra, Saâdia era dele, mas por quanto tempo?

Ele resolveu, enfim, a fim de escapar das perseguições, leva-la a Taïbeth, e lá casar com ela diante da *djemaâ*¹⁸ de sua tribo, sem certidão de casamento.

Saâdia, cansada e assustada, estava deitada ao lado de seu dono. Ele se inclinou sobre ela e acalmou com um beijo o coração dela que ainda pulava...

Caminharam por quatro noites, comendo as tâmaras e a *mella*¹⁹ de Hama Srir. Durante o dia, por medo dos *deïra*²⁰ e *spabis*²¹ do El Oued, eles se escondiam nas dunas.

Enfim, perto da aurora do quinto dia eles viram surgir de longe as muralhas cinzas e as cúpulas baixas de Taïebeth-Guéblia.

Hama Srir levou Saâdia na casa de seus pais e lhes disse:

– Essa é minha mulher. Guardem-na e amem-na como a filha de vocês Fathma Zohra.

Quando eles foram diante da assembleia da tribo, Hama Srir disse a Saâdia:

18. Sorte de distritos e comunas.

19. Tipo de doce também conhecido como Lebradj.

20. Cavaleiros da comuna.

21. Regimentos da cavalaria do exército francês recrutados principalmente nas populações indígenas da Argélia, Tunísia e Marrocos.

– Para que Deus abençoe nosso casamento é preciso que seu pai nos perdoe. Sem isso, ele, sua mãe e sua avó que me socorreu, poderão morrer com o coração fechado para nós. Eu te levarei para seu país, na casa de sua tia Oum mel Aâz. Quanto a mim, eu sei o que devo fazer.

No dia seguinte, desde a aurora, ele montou Saâdia na mula, estritamente velada e desceram em direção a Oued Rir.

Passaram por Mezgarine Kedina para evitar Touggourth, e logo deram nos jardins húmidos de Remirma.

Ou el Aâz era velha. Ela exercia a profissão de parteira e de curandeira. Veneravam-na e mesmo alguns homens entre os Rouara supersticiosos a temiam.

Era uma Riria bronzeada com um rosto de múmia no brilho de suas joias de ouro, magra e alta, sobre seus longos véus de um vermelho escuro.

Seus olhos negros nos quais o *Khól*²² jogava uma sombra inquietante, tinham conservado o olhar. Severa e silenciosa ela escutou Hama Srir e lhe ordenou de escrever em seu nome uma carta ao pai de Saâdi.

22. *Pó cosmético composto de uma mistura de galena, malaquita e enxofre, estabilizado em uma base gordurosa, e usado para delinear os olhos.*

– Si Abdallah perdoará, ela disse, com uma estranha segurança. Além disso, ele não durará mais muito tempo.

Hama Srir entrou no oásis e descobriu um *taleb* que, por alguns trocados, escreveu sua carta.

Louvor a Deus só! A saúde e a paz estejam sobre o Eleito de Deus!

Ao venerável, aquele que segue o caminho correto e faz o bem no caminho de Deus, o muito piedoso, o muito certo, o pai e o amigo, Si Abdallah bel Hadj Saâd, no *bordj* de Stah el Hamraïa, no seu Souf, a saudação esteja sobre você e a misericórdia de Deus e sua benevolência para sempre! Em seguida, saiba que sua filha Saâdi está viva e em boa saúde, Deus seja louvado! – e que ela não tem outro desejo senão o de estar comigo e com a mãe e avó e irmã e irmão dela Si Mohammed em uma hora próxima e abençoada. Saiba ainda que lhe escrevo essas linhas por ordem de sua cunhada Lella Oum mel Aâz bent Makout Rir’i, e que é na casa dela que mora tua filha. Saiba que desposei, conforme a lei de Deus, sua filha Saâdia e que acabo de lhe pedir a benção, pois tudo o que acontece, acontece pela vontade de Deus.

Depois disso, há apenas a resposta imediata e propícia e o desejo de todo o bem. E a saudação sobre você e sua família da parte deste que escreveu essa carta, seu filho e o pobre servidor de Deus:

Hama Srir Bem Abderrahman Cherif.

Quando essa carta chegou ao velho Abdallah, iletrado, ele foi a Guémar, na *zaouïya*²³ de Sidi Abd-el-

23. Edifício religioso muçulmano é o centro religioso, político e administrativo de uma confraria.

Kader.

Um *mokaddem*²⁴ leu a carta para ele, depois, vendo-o bem perplexo, lhe disse:

– Aquele que está perto de uma fonte não parte sem beber. Você está perto do nosso *sheikh* e não sabe o que fazer: vá pedir-lhe um conselho.

Abdallah consultou então o *sheikh* que lhe disse:

– Você está velho. De um dia a outro Deus pode lhe chamar, pois ninguém conhece a hora de seu destino. É melhor deixar como herança um jardim próspero que um monte de ruínas.

Então, obedecendo ao descendente de *Djilani* e seu representante na terra, Si Abdallah curvou-se sobre sua doutrina e pediu ao *mokaddem* para compor uma carta de perdão para o sequestrador.

... E nós lhe informamos pela presente que nós perdoamos nossa filha Saâdia! Deus lhe acorde a razão, e que nós chamamos a benção do Senhor sobre ela, para sempre. Amin! E a saudação sobre você por parte do pobre, do fraco servidor de Deus:

Abdallah bel Hadj.

A carta partiu.

24. Auxiliar da administração, com o papel de chefe de um ou mais *zaouïya*, em contato direto com a população.

Oum-el Aâz, silenciosa e severa falou pouco com Saâdi. Ela passava seu tempo a criar bebidas e a adivinhar a sorte por meios estranhos, usando omoplatas de carneiros mortos na festa da primavera, borras de café, pequenas pedras e entranhas de bichos recém sagradas.

– Abdallah perdoa, ela tinha dito a Hama Srir, após ter consultado suas pedrinhas, mas ele não durará mais muito tempo... a hora dele está próxima.

Saâdia tinha se tornado absorta. Um dia, ela disse ao esposo:

– Leve-me ao Souf. Eu tenho que rever meu pai antes que ele morra.

– Espere sua resposta.

A resposta chegou. Hama Srir montou de novo Saâdia na mula da casa e eles pegaram a rota do nordeste atravessando o *chott* Mérrouan ressecado.

No *bordj* de Stah-el-Hamraïa, a *diffa*²⁵ foi servida e fizeram uma grande festa e nada foi falado pois a horas das explicações já tinha passado.

No quinto dia, Hama Srir levou sua mulher a Remirma...

No mês seguinte, em *redjeb* uma carta de Stah-el-Hamraïa anunciou à velha Oum-el-Aâz que seu cunhado acabava de entrar na misericórdia de Deus.

–Todos os meses eu desço a Remirma para ver minha mulher, disse-me Hama Srir terminando a

25. Do árabe: hospitalidade. Recepção dos convidados que queremos honrar, marcados por uma grande refeição.

história. Deus não nos deu filhos.

Um instante, muito pensativo, ele ficou em silêncio, e acrescentou mais baixo, com um pouco de medo:

– Talvez porque nós começamos em *haram* (o pecado, ilícito). Oum el-Aâz disse... Ela sabe.

... Já era muito tarde e as constelações de outono tinham declinado no horizonte. Um grande silêncio solene reinava no deserto. Nós tínhamos nos enrolados em nossos *albornozes*, perto do fogo aceso, e sonhávamos – ele, o nômade cuja alma ardente e vaga estava dividida entre a alegria de sua paixão triunfante e o medo da sorte, o medo das trevas, e eu, a solitária, que estava embalada por seu idílio. – E eu sonhava com o todo poderoso amor que domina todas as almas, através do mistério dos destinos!

REFERÊNCIAS

BEDMAR, Vicente Llorent. **O islã e o sistema escolar no Marrocos pré-colonial**. Afro-Ásia, Salvador, n. 45, p. 123-141, 2012. Disponível em: <http://www.scielo.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0002-05912012000100005&lng=en&nrm=iso>. Acesso em 05 de julho de 2019.
<http://dx.doi.org/10.1590/S0002-05912012000100005>.

EBERHARDT, Isabelle. **Dans l'ombre chaude de l'Islam**. Arles: Actes Sud, 1921. (Edição Kindle)

LAROUSSE. **Larousse**: Arabe. Paris: Larousse-france, 2016.

LE TRÉSOR de la Langue Française Informatisé. Disponível em: <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>>.

